

Détresse et attente

Pierre Ebtinger

La lecture d'un séminaire ou d'un écrit de Lacan conduit toujours à des découvertes, que ce soit à partir de la méditation d'une formule, du repérage de la logique d'un développement ou de l'exploration à laquelle il ne cesse de nous inviter. L'exploration est possible dans plusieurs champs et celui de ses références n'est pas le moins fécond. Jamais la recherche d'une citation n'est décevante, ni n'égare ; bien au contraire, chacune d'elle permet de découvrir les appuis d'une progression, le contexte d'une réflexion ou une perspective inaperçue du propos.

Ainsi, vers la fin du Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*¹, Lacan se réfère à Freud et donne des indications cliniques précises sur “ le terme de l'analyse didactique ” en évoquant l'expérience de la *Hilflosigkeit* de la façon suivante :

“ Je pose la question — la terminaison de l'analyse, la véritable, j'entends celle qui prépare à devenir analyste, ne doit-elle pas à son terme affronter celui qui la subit à la réalité de la condition humaine ? C'est proprement ceci que Freud, parlant de l'angoisse, a désigné comme le fond où se produit son signal, à savoir *l'Hilflosigkeit*, la détresse, où l'homme dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort (...) n'a à attendre d'aide de personne. Au terme de l'analyse didactique, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu, au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection, non pas *Abwarten*, mais *Erwartung*. L'angoisse déjà se déploie en laissant se profiler un danger, alors qu'il n'y a pas de danger au niveau de l'expérience dernière de *Hilflosigkeit*. ”

Comment faut-il entendre cette *Hilflosigkeit* ? Comment traduire ce signifiant plus intraduisible que d'autres ? S'il est intraduisible, cela impose que nous sollicitions la langue au-delà de son usage courant, que nous sortions des sentiers battus, que nous fassions au fond la même démarche que Freud qui, en introduisant sa *Hilflosigkeit*, veut prendre un point de vue sur l'angoisse au-delà de ce qu'il a élaboré jusqu'alors. “ Détresse ” serait une traduction possible pour *Hilflosigkeit*. Elle serait d'autant plus justifiée si le mot ne s'était pas dramatisé au fil des siècles et avait gardé ses connotations primitives d'étroitesse, de passage resserré ou de désir pressant. Mais plus que l'étymologie, c'est le texte de Freud qui peut nous donner la clé de ce qui est visé par lui et par Lacan. Cette détresse, qui peut prêter à bien des malentendus, n'est en tout cas pas du ressort de l'affect, mais concerne, comme le souligne Lacan, “ la réalité de la condition humaine ”.

A quel texte de Freud devons-nous nous reporter ?

Le terme de *Hilflosigkeit* apparaît tôt dans l'œuvre de Freud, puisqu'on le trouve dès l'exposé du cas *Elisabeth von R.*ⁱⁱ, lorsqu'il déchiffre la détermination du symptôme qui l'empêche de tenir debout à partir du désarroi de sa relation à sa sœur et à son beau-frère. Dans *L'Inquiétante étrangeté (das Unheimliche)*, on trouve corrélés les deux termes difficilement traduisibles de *unheimlich* et *hilflos* à propos des rêves présentant des situations de répétition à l'identique (*Wiederholung der Gleichartigen*), où le sujet éprouve de façon pénible et angoissante la récurrence d'éléments invariants dans un contexte qui paraît évoluerⁱⁱⁱ. Mais c'est dans *Inhibition, symptôme et angoisse* que cet état " sans appel " de la *Hilflosigkeit* vient à être conceptualiser comme fondement de l'angoisse, notamment dans le supplément qui termine l'ouvrage. La conjonction des trois termes allemands sollicités par Lacan – *Hilflosigkeit, Abwarten* et *Erwartung*, confirme cette référence et nous amène à une page précise de ce texte^{iv} d'où s'éclaire ce qui est pointé par cette " détresse ".

Le complément sur l'angoisse que Freud rajoute à son essai vise à distinguer une angoisse normale d'une angoisse névrotique, en séparant l'angoisse du danger et en considérant un état fondamental de " détresse ".

Un déplacement dans la théorisation de la genèse de l'angoisse vient d'être effectué. L'angoisse n'est plus cet affect " flottant " qui contamine la représentation en fonction de ses affinités avec le refoulé, elle est devenue le signal du danger pulsionnel. L'angoisse n'est plus pensée à partir du manque — dérobade de ce qui est refoulé ou, plus radicalement, perte de la chose, mais elle est considérée positivement par une formule toute simple : " angoisse devant quelque chose (*etwas*) ". Cette formule est amenée par Freud en même temps qu'il réintroduit l'attente (*Erwartung*), dont il fait cas dès le début de son œuvre, en 1892, et sur laquelle nous aurons à revenir. " L'angoisse, écrit-il, a avec l'attente (*Erwartung*) une relation non méconnaissable ; elle est angoisse devant quelque chose^v ", – conjonction de l'attente et du " quelque chose " qui préfigure l'énoncé de Lacan que " l'angoisse n'est pas sans objet ".

Ce " quelque chose ", ce petit *etwas*, est ce qui permet de concevoir l'angoisse comme liée au sujet, au sujet distinct de toute " chose ". Cela empêche d'une part de ramener l'angoisse à un signal biologique, et d'autre part de la corréler entièrement à la représentation. La distinction d'un état propre de dépendance primordiale de l'être qui est cet état de " détresse ", permet de concevoir l'angoisse dans sa double détermination réelle et symbolique. Il y a l'angoisse du vécu réel de détresse – pour lequel Freud réutilise le terme de traumatisme pour marquer son indétermination, et il y a l'angoisse liée à ce qui peut être appréhendé comme un danger, à partir de ce qui est reconnu, remémoré, attendu. Cette distinction procède d'un mouvement de la pensée de

Freud qui d'une part ne veut pas se contenter de ramener l'angoisse au danger, et d'autre part maintient que l'angoisse est angoisse devant quelque chose.

Freud nous rappelle que l'objet n'est pas là constitué comme tel depuis toujours : " Nous ne devons pas oublier pour autant que dans la vie intra-utérine la mère n'était pas un objet, et qu'en ce temps-là, il n'y avait pas d'objet^{vi}". Il nous invite à penser un temps sinon chronologique du moins logique, antérieur à toute séparation, à toute différenciation, où la tension du besoin ne peut être rapportée à aucun manque ou aucune absence. Dans ce temps il n'y a pas danger, mais *Hilflosigkeit*. *Hilflosigkeit* désigne donc un état où l'insatisfaction ne peut être corrélée ni à l'Autre, ni à l'objet, mais seulement éprouvée sans aucune subjectivation possible. L'angoisse d'un danger représente un progrès subjectif dans la mesure où elle signe le passage d'une position d'absence absolue d'aide (*Hilflosigkeit*) à un état marqué par l'absence d'objet (*Objektlosigkeit*), même si cette absence reste indéterminée, comme c'est notamment le cas dans l'angoisse du nourrisson ou dans l'angoisse névrotique.

La méditation de Freud sur l'angoisse prend soin d'écarter toute interprétation hâtive et toute explication psychologique. C'est d'ailleurs pour lui l'occasion d'une sévère et méthodique critique de la théorie de Rank sur le traumatisme de la naissance. La référence de la *Hilflosigkeit* à la période périnatale vise avant tout à cerner la racine d'une position subjective en deçà de la représentation et de toute séparation. Cette solitude singulière est celle d'une confrontation de l'être au réel. Freud la signifie à partir de la réalité biologique de la préhistoire du sujet, tandis que Lacan la saisit à partir de l'ultime de l'expérience psychanalytique. L'angoisse qui signale cette rencontre ne doit pas être confondue avec l'angoisse névrotique. Pour la première, Freud parle d'expérience vécue sans notion de danger, pour la seconde il met l'accent sur la signification de danger et sur l'attente qui lui est corrélée.

Dans son *Séminaire*, Lacan souligne l'importance de ce trait clinique qui permet de départager l'angoisse névrotique de l'angoisse de détresse réelle : c'est l'attente qui révèle la dimension de protection de l'angoisse, l'attente dont il précise qu'elle n'est pas *Abwarten*, mais *Erwartung*. *Abwarten* désigne une attente indéterminée, passive, tandis qu'*Erwartung* dénote une attente avisée, active.

Chez Freud, cette distinction de deux attentes est rendue nécessaire par sa conceptualisation de la *Hilflosigkeit* et sa localisation en deçà du danger. *Erwartung* ne peut s'appliquer qu'à une attente du sujet, elle implique une mise en garde, contrairement au *Abwarten*. La restriction de l'attente (*Erwartung*) à l'angoisse corrélée au danger aboutit à la possibilité d'une séparation inédite de l'attente et de l'angoisse. Jusqu'à son texte sur *l'Au-delà du principe de plaisir*, Freud parle de l'attente

essentiellement comme “ attente anxieuse ” (*ängstliche Erwartung*). L’attente ainsi conçue est, dès l’un de ses premiers textes, fermement articulée à la représentation^{vii} : ce sont des représentations investies par l’angoisse qui font l’objet d’une attente anxieuse. Cette conception se retrouve encore en 1915 dans sa conférence sur l’angoisse^{viii}. Lorsqu’il recentre l’angoisse sur la pulsion dans son *Au-delà du principe de plaisir*, l’attente n’est plus rapportée seulement à la représentation, mais au danger^{ix}, le danger étant la pulsion. Le supplément à *Inhibition, symptôme et angoisse*, consiste à corréliser le danger à une inscription, puis à distinguer l’angoisse liée à cette marque de l’angoisse comme pur signal, pur signal de ce qui ne peut d’aucune façon être attendu et renvoie à la *Hilflosigkeit*. Ce terme allemand intraduisible peut donc égarer si l’on s’oriente à partir de la traduction littérale du *Hilf* (*help* en anglais) en “aide”, car cette aide immédiatement convoque l’Autre, alors que l’accent doit porter sur le *los* qui indique ce qui ne tient pas, ce qui est défait, largué, dénoué, non lié. Cette détresse est bien dé-tresse, pression du réel et, pourquoi pas dans notre langue actuelle : stress.

Ce que Lacan pointe donc en évoquant la *Hilflosigkeit* à propos de la fin de l’analyse, est un trait clinique concernant l’angoisse qui se trouve réduite à son pur statut de signal, dégagée de sa fonction de protection contre l’Autre. Autrement dit, le terme de l’analyse amène le sujet à ne plus se mettre en garde contre le désir de l’Autre : de ce côté là, l’angoisse peut s’évanouir, laissant à l’attente la possibilité d’une orientation inédite.

ⁱ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L’Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1987.

ⁱⁱ Freud S., Mademoiselle Elisabeth von R., *Études sur l’hystérie*, Paris, P.U.F., 1956, page 120. (GW I, 217)

ⁱⁱⁱ Freud S., *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, (GW XII, 249)

^{iv} Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, P.U.F., 1993, page 78. (GW XIV, 199)

^v Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, P.U.F., 1993, page 77. (GW XIV, 197)

^{vi} *ibid.*, page 52. (GW XIV, 169)

^{vii} Freud S., Un cas de guérison hypnotique... (1892), *Résultats, Idées, Problèmes I*, Paris, P.U.F., 1984, page 36. (GW I, 8-9)

^{viii} Freud S., L’angoisse, *Conférences d’introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, pages 503 à 507. (GW XI, 412-415)

^{ix} Freud S. Au-delà du principe de plaisir, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, page 50. (GW XIII, 10)